

A deux cents mètres, en tête des poursuivants, arrivait Bel-Kassem, qui brandissait son moukala en signe de triomphe.

François aurait voulu épargner le père de Soultana, mais il savait que cet homme, le cas échéant, ne lui ferait pas de quartier.

D'un coup de fusil, il l'étendit sur le sable.

— *Aderop !* (En avant) Yacoub !

Le cheval s'engagea dans l'oued. Bientôt, malgré la rapidité du courant, il prenait pied sur l'autre bord.

Plusieurs balles sifflèrent aux oreilles du fuytif ; mais Yacoub, maintenant, excité de la voix par son cavalier, galopait dans la plaine sans obstacle.

Après avoir mis une respectable distance entre R'hat et lui, François s'arrêta.

Bientôt, le bruit d'un lourd galop lui fit tourner la tête : quatre Arabes cherchaient à le rejoindre.

Ce serait un jeu, pour Yacoub, de les distancer, François le savait ; mais il savait aussi que le mehari est capable de trotter deux et même trois jours sans presque ralentir son allure.

Yacoub, si endurci qu'il fût à la fatigue, tiendrait-il dans une poursuite de longue haleine ?

Redoutable question que, tout en galopant, se posait notre héros avec une anxiété croissante.

Par des contremarches et des écarts de route, il essaya bien de tromper l'ennemi.

Vaines ruses avec des gens habitués à suivre des pistes autrement difficiles !

Toujours, à l'arrière, plus ou moins loin, il retrouvait, sans l'horizon revenu au bleu, les quatre meharas.

Alors, François songea à jouer son va-tout.

Il ferait semblant de se rendre et laisserait les Arabes se rapprocher. De ses deux coups de fusil, il abattrait les plus robustes ; puis il combattrait les autres de la crosse et du poignard.

Cette chance même lui fut refusé.

Les quatre Khouans avaient reçu du renfort.

François accéléra la vitesse de son cheval.

Vers le milieu du jour, il avisa un berger, debout sur la hauteur.

Ces gens ont toujours des provisions en réserve.

— Tu as un cheval, lui dit François, donc, tu dois avoir de l'orge.

— *Macache...* commença le berger.

Mais François brandit son poignard.

— Apporte-moi de l'orge, et de suite, ordonna-t-il ; autrement, tu es mort.

L'Arabe, effrayé, s'exécuta.

— Maintenant, reprit François, donne-moi les dattes et la galette que tu portes dans ce sac.

Yacoub dévora l'orge avec le même plaisir que mettait son maître à mordre à la grossière galette.

Une demi-heure après, François était en selle.

Pour donner le change au pasteur, que les Khouans ne manqueraient pas d'interroger, il appuya sur la gauche, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue ; alors, il reprit la direction de Tozour et de Gafsa, où, en cas de danger pressant, il retrouverait des compatriotes.

A la nuit, il rencontra un camp de nomades auxquels il se donna comme un pèlerin gagnant Tripoli, pour, de là, se rendre à la Mecque.

On le reçut avec tous les égards dus à un personnage qui promettait d'emporter, pour les faire effacer, tous les péchés de la tribu.

On lui servit à manger, ainsi qu'à Yacoub.

Toute cette nuit, François la passa à veiller, prêt à sauter en selle à la première alerte.

Elle s'acheva sans incident, — et François, en partant, se disait que sa ruse avait sûrement mis en défaut Si-Barkoud et ses Khouans.

A midi, il dut en rabattre.

Dans le lointain apparaissait une troupe de meharas, et le nuage de poussière qui flottait au-dessus d'elle indiquait suffisamment que la poursuite continuait de plus belle, sans merci.

Yacoub serait bientôt sur les dents.

François, résolu à disputer sa vie jusqu'au bout, ne perdit pas la tête.

Il calcula qu'il ne devait pas être très éloigné de Ghadamès et de la grotte des Trois-Monts où il avait retrouvé le capitaine Paul.

— Qu'il pût rejoindre la grotte et il était sauvé.

— Allons, Yacoub, dit-il, encore un effort ; ne nous laissons pas distancer par des djemels.

L'animal eut un hennissement de triomphe, et comme pour prouver qu'il était digne de descendre de la jument du Prophète, il repartit d'un galop rapide.

François ne s'était pas trompé. Sur le soir, Ghadamès fut en vue.

Il ne fit que traverser la ville pour acheter un sac d'orge et des vivres.

La nuit tombait, brune à souhait, lorsqu'il se remit en route, sans hâte, au pas, pour ne pas donner l'éveil.

A la porte du Nord, un gader le héra :

— Où vas-tu, Sidi, si tard ?

— Où Dieu me mène, répondit-il d'une voix calme.

Il suivit le chemin fréquenté. Les traces de Yacoub s'y perdaient dans cent autres, toutes semblables, jusqu'à l'oued dont il remonta le courant.

Yacoub, bientôt, marcha sur la roche où ses sabots ne laissaient aucune marque.

Enfin, par des sentiers de chèvres, François traîna sa monture jusqu'à la grotte et l'introduisit à sa suite dans la première excavation, une galerie assez vaste qui allait se rétrécissant.

Après avoir soigné Yacoub et mangé lui-même une partie des vivres achetés à Ghadamès, il s'allongea sur le sable, son fusil à portée de la main.

Fatigué par cette course et plusieurs nuits de veille, il s'endormit presque de suite, d'un lourd sommeil.

Des cris sauvages l'éveillèrent en sursaut.

Il se leva et prêta l'oreille.

— Bah ! se dit-il, sont des chacals et des hyènes qui sentent la viande fraîche.

Tranquillement, il se reconcha.

Mais il ne put retrouver le sommeil : trop de souvenirs se rattachaient à ce lui ; la mort du capitaine Paul, les diamants de Mouhar. Soudain les cris cessèrent.

François, pour le seconde fois, se dressa, car le silence était plus effrayant que le rire de la hyène et les glapissements des chacals.

La lune était levée. Vaguement, elle ourlait d'argent les crêtes de la montagne.

François arma son fusil et fit quelques pas hors de la grotte.

Tout en bas, une forme sombre s'agitait, montait lentement, en silence.

Rapidement, François se dit que la hyène et les chacals ne se sauvent qu'à l'approche du lion ou de l'homme.

Un lion, si près de Ghadamès, c'était inadmissible !

Alors...

Avec précaution, il s'avançait dans l'ombre d'un haut rocher.

La forme sombre était un cheval qu'un homme conduisait par la bride.

François n'avait plus qu'à attendre et à veiller, ce qu'il fit, le doigt sur la détente, prêt à vendre chèrement sa vie.

L'homme, qui s'arrêtait comme pour écouter, montait toujours. Il était manifeste qu'il se dirigeait vers la grotte.

Il n'avait pas le long moukala des Khouans, ni leur lance.

François, intrigué, pensa à quelque parent de Raman Mouhar qui connaissait aussi ce mystérieux refuge.

Tout à coup, la lune, dépassant les plus hautes cimes, inonda les ravins de sa blanche lumière.

François laissa échapper un cri de joyeuse surprise :

— Lagdar ! fit-il.

LIX. — LE SAUVEUR

C'était bien le fidèle Lagdar, en effet, qui rejoignait son maître. Tous deux, assis côte à côte, s'entretenaient à voix basse.

Lagdar racontait à celui qu'il appelait toujours le djémil les événements auxquels il avait été mêlé.

— J'ai dû acheter un cheval à Tripoli, expliqua-t-il, car on avait coupé les jarrets du mien. Sans perdre de temps, Je suis revenu à R'hat. J'y étais, comme je te l'avais promis, au matin du trentième jour. El-Aziz m'a prévenu que les Khouans, Si-Barkoud à leur tête, te poursuivaient. Alors, j'ai sellé Balec, qui court presque aussi vite que Yacoub. J'ai deviné, par la direction de ta marche, que tu te rendais à la grotte... et me voici, ô mon maître.

— Qu'est devenu Yasuf ?

— Il est mort, mais Takar, qui l'a tué, est mort aussi.

— Brave Lagdar !

— Et les diamants ? demanda François, après un silence.

Lagdar se jeta à genoux.

— Pardonne-moi, ô djémil, je me suis laissé voler, et les diamants étaient bons.

— Qui te l'a dit ?

— Un marchand auquel je devais les vendre le lendemain.

— Et quel est le voleur ?

— Bel-Kassem, le chef de la Rose rouge. Takar, en mourant, m'a tout avoué. Me pardonneras-tu jamais ma négligence ?

— Relève-toi, je te pardonne, où, plutôt, je n'ai rien à te pardonner... je subis le destin.

François soupira.

Il ne pensait, pas cependant, aux diamants perdus.

Il s'accusait, en songeant à Mercédès et à Soultana, à Soultana surtout.

— C'est ma faute, murmura-t-il.